



SERPENT À PLUMES, 2009  
MOTIFS

Katherine Mansfield, trad. de  
l'anglais par Fabrice Hugot

Prélude suivi de Sur la baie

ISBN 978-2-268-06763-6

173 pages  
6,50 €

ENFANCES  
À LIRE

A voir réuni en un volume ces deux longues nouvelles de Katherine Mansfield est plus qu'une bonne idée : non seulement parce qu'elles constituent à elles seules une sorte de quintessence de son art, mais parce que leur auteur considérait *Sur la baie* comme une suite à *Prélude* et rêvait d'écrire un roman qui les eût intégrées tout en les prolongeant. Ces deux récits apaisés d'une enfance néo-zélandaise furent pourtant composés à cinq ans d'intervalle. Le premier le fut à Bandon en 1916, après la perte de son jeune frère venu combattre en France, l'autre dans le Valais, en Suisse, en 1921. Tous deux résultent de ce deuil terrible et d'une dette qu'elle se sentait envers la patrie quittée. Elle dit elle-même qu'il lui semblait désormais regarder le monde avec les yeux de son frère, « errer avec lui dans tous les endroits remémorés »<sup>1</sup> et qu'elle se donna pour tâche de faire renaître par l'écriture leur enfance commune et leur pays. Au vu d'un tel projet, un récit à forte tonalité, pour ne pas dire totalement autobiographique, eût été à prévoir. C'est sans compter, pourtant, sur la subtile chimie à l'œuvre dans chacune des nouvelles de Katherine Mansfield qui intègre à la pâte de la mémoire le levain de l'imagination, l'histoire personnelle étant une source qui jamais ne limita son inspiration. De fait, elle n'eut pas de mots assez durs envers nombre de ses contemporains qu'elle jugeait emprisonnés dans leur moi, incapables d'établir une profonde distinction entre confessions de toutes sortes et travail créateur. L'existence de son fameux *Journal*<sup>2</sup> serait la preuve, s'il en fallait une, qu'elle-même l'établissait, journal qui nous la montre profondément imprégnée par tout ce qui l'entoure, êtres et choses, apte à recevoir les « confessions rapides d'un gant, d'une cigarette ou d'un chapeau », et comme habitée par mille hôtes inconnus en passe de devenir des personnages.

Si l'enfance, souvent présente dans son œuvre, est parfois montrée comme une période douloureuse, en porte-à-faux avec le monde des adultes ou la société (*La Petite fille*, *La Pièce de six pence*, *La Maison de poupée*, *L'Enfant-qui-était-fatiguée*), dans ces deux nouvelles, elle est pleinement heureuse. Peu d'action, nulle intrigue : un simple déménagement pour s'installer dans une villa à la campagne non loin de la capitale, une journée de vacances au bord de la mer, dans un bungalow qui donne sur une baie. Les deux lieux sont synonymes de paradis. Dans le jardin de la villa prolifèrent massifs et arbustes gorgés de rosée, plantes inconnues, fleurs envahies d'insectes, de quoi alimenter sans fin les petites compositions florales que Kezia aime offrir à sa grand-mère ou les dînettes improvisées : « il y avait trois cœurs de pâquerette sur une feuille de laurier qui faisaient les œufs pochés, quelques pétales de fuchsia pour les tranches de rosbif froid, d'adorables petites croquettes faites avec de la terre, de l'eau et des graines de pissenlit », servis sur une feuille de géranium « avec une aiguille de pin pour fourchette et une brindille pour couteau ». Même l'aloès qui ne fleurit qu'une fois tous les cent ans semble avoir choisi de fleurir cette année-ci. À Crescent Bay, la mer flue et reflue doucement dans un soupir, abandonnant quelques flaques entre les rochers qui sont de véritables mondes en miniature, le sable recèle des trésors qui ne demandent qu'à être découverts, vieux souliers ou émeraudes d'une grosseur encore jamais vue.

Les jeux et gestes des enfants – trois fillettes et leurs cousins –, sont minutieusement décrits, leurs dialogues savoureux retranscrits avec justesse grâce à cet esprit d'enfance qui caractérise si bien Katherine Mansfield, dont font preuve aussi les rares poèmes qu'elle composa<sup>3</sup>, évoquant par exemple un lutin en train de faire griller quelque bourdon à la lumière d'une luciole, ou le papillon bleu peint au fond de l'assiette qu'on

cherche à atteindre le plus vite possible en dévorant son porridge pour être le premier à le voir s'envoler, ou encore le chagrin du petit frère voyant le morceau de sucre tout fondu qu'il avait planté dans l'idée qu'il donnerait un arbre à sucre pour l'anniversaire de sa sœur. Si Kezia semble bien être la petite fille que fut l'auteur, son point de vue n'est pas privilégié pour autant. Nous pénétrons les pensées de sa mère, Linda, ou de sa jeune tante Béryll, du père, d'Alice la bonne et même de Florie, la chatte de la famille Burnell, passant d'un personnage à l'autre, logeant au plus intime de leur esprit, d'une manière si fluide qu'elle déconcerte et qu'on n'est guère étonnée que Virginia Woolf la lui enviait.

Mais si les pensées des personnages adultes nous sont révélées, bien que toujours vaporeuses et demeurant en partie dans l'ombre, celles des enfants nous restent inconnues, comme s'il valait mieux ne pas chercher à les attraper, parce qu'insaisissables, plus proches du noyau secret de l'univers. Au fond, Katherine Mansfield préfère nous dire ce que les enfants ont dans leurs poches ou rêvent d'y mettre. Elle décrit très bien, dans une lettre adressée à son époux, le regard qu'elle pose sur eux, issu du dédoublement temporel de sa propre conscience, regard qui demeure volontairement extérieur tout en se faisant compréhensif à l'extrême : « Mon Moi adulte nous regarde comme deux petits enfants qu'on a envoyés au jardin. Et nous nous y promenons la main dans la main pendant que mon Moi adulte nous surveille par la fenêtre. Il nous voit nous arrêter, tâter l'écorce poisseuse des arbres, ou nous pencher vers une fleur pour essayer de la faire s'ouvrir en respirant tout près d'elle, ramasser un caillou, le froter, puis le tenir en face du soleil pour voir s'il contient de l'or ». Écrire aura nécessité pour elle de revenir, paradoxalement, à l'état d'in-fans : dans son journal, en date du 29 octobre 1911, elle note que « le miracle des miracles » s'est

produit et que, « redevenue un petit enfant », elle pourra désormais se consacrer à l'écriture. Probablement veut-elle ainsi souligner ce pouvoir qu'ont les enfants de « faire comme si », leur façon d'être pleinement dans la vie et dans l'imaginaire tout autant, leur naïveté et leur gravité, peut-être autre chose encore qui se laisse approcher moins aisément. Dans un chapitre central de *Sur la baie*, le grand sourire édenté du bébé adressé à sa mère, confiant, lumineux comme un rayon de soleil et semblant surgir du fond des temps, opère un complet renversement des rôles comme si Linda devenait l'enfant de son enfant. Toute l'œuvre de Mansfield paraît irriguée par quelque chose dont on ne peut parler, qui demeure même impensé, mais à partir de quoi, justement, elle écrit.

« But I tell you, my lord fool, out of this nettle, danger, we pluck this flower, safety. » (Sachez, Monsieur le sot, que sur cette ortie qu'on appelle le danger, on cueille la fleur de la sécurité) : cette citation de Shakespeare tirée d'*Henry IV* est l'épigraphe de *Prélude* mais aussi l'épithaphe gravée sur la tombe de l'écrivain dans le petit cimetière d'Avon. Qu'il faille ne plus craindre la peur, ne plus la fuir mais l'accueillir au contraire pour trouver un peu de paix et de liberté en soi est une pensée qu'elle aura pleinement méditée. De même que la mort que nous devinons nichée au cœur de notre vie ne vient pas la nier mais en accroît la puissance et la beauté. La grande faucheuse est bien là, présente au cœur de chacune de ces deux nouvelles qui respirent le bonheur, prenant l'aspect du vieux Pat arrivant de son pas balancé et tenant à la main « une petite hache que le soleil faisait étinceler » : « Venez, dit-il aux enfants, je vais vous montrer comment les Rois d'Irlande coupaient la tête aux canards » ; et le hurlement de Kezia à la vue du canard décapité continuant de se dandinier ne cesse de résonner à nos oreilles : « Remettez-lui sa tête ! ». Elle pénètre, insidieuse, au moment

le plus paisible de la journée, dans la chambre où Kezia et sa grand-mère font ensemble la sieste, faisant soupirer cette dernière à la pensée de son fils mort dans les mines en Australie. Alors Kezia de l'interroger : « Est-ce que tout le monde doit mourir ? Moi aussi ? Si je ne veux pas, moi ? », et, soudain alarmée, d'ordonner : « Toi, il ne faut pas que tu meures ! Tu ne peux pas ne pas être là ! », puis de supplier : « Promets-moi que tu ne le feras jamais », essayant d'arracher à sa grand-mère devenue muette, plongée dans son tricot, cette promesse par tous les moyens et se mettant à l'embrasser, lui souffler dans le cou, la chatouiller tout en continuant de répéter « Dis Jamais... Dis Jamais... Dis Jamais... », provoquant rires et embrassades réciproques, et, pour finir, « elles avaient oublié toutes les deux à quoi renvoyait ce jamais ».

#### Françoise Le Bouar

1. Katherine Mansfield, trad de Madeleine T. Geritte : *Lettres*, Éditions Stock (Bibliothèque cosmopolite), 1993.
2. Katherine Mansfield, trad de Marthe Duproix, Anne Marcel et André Bay : *Journal*, Gallimard (Folio), 2000.
3. Katherine Mansfield, trad. de Philippe Blanchon : *Villa Pauline et autres poèmes*, La Nerthe, 2012.